

GRANDEUR NATURE

une **performance in-situ**
conçue par **Anne-sophie Turion**

GRANDEUR NATURE



Ci-dessus : croquis de travail, version #1

***Grandeur nature* est un projet de création in-situ : il est (re)pensé spécifiquement pour chaque nouveau territoire d'accueil.**

Version # 1 : Marseille
Biennale Manifesta, octobre 2020
Festival Parallèle, janvier 2021
Version # 2 : La Roche-sur-yon
avec la Scène Nationale du Grand R, juin 2021
Version # 3 : Gennevilliers
avec le T2G Théâtre de Gennevilliers, juin 2021
Version # 4 : Rennes
avec Les tombées de la nuit, juillet 2022
Version # 5 : Cavaillon
avec la Scène Nationale de la Garance, juin 2023
Version # 6 : Saint-Brieuc
avec la Scène Nationale de la Passerelle, juin 2024
Version # 7 : Saint-Jacques-la-Lande
avec le Théâtre de l'Aire Libre, septembre 2024
Version # 8 : Marseille
avec le Zef Scène Nationale de Marseille, juin 2025
Version # 9 : Paris
avec Paris l'été et le Théâtre de la Bastille, juillet 25 & septembre 2025
Version # 10 : Gap
avec La Passerelle Scène Nationale de Gap, juin 26
Version # 11 : Genève
avec la Comédie de Genève, septembre 26

Combien de temps ça dure ?
entre 1h20 et 1h40
Qui performe ?
Anne-Sophie Turion
(la narratrice en live)
10 à 15 habitant·e·s (les figurants)
Qui a écrit le texte ?
Anne-Sophie Turion,
d'après les histoires des habitant·e·s



" Luc et Nour ont un copain qui est veilleur de nuit ici chez Auchan. Grâce à lui ils se font parfois des soirées supermarché.
C'est des moments iréels ; ils courent dans les rayons déserts, ils essayent les habits, les transats, font de l'escrime avec des saucissons, jouent au foot au milieu des boîtes de conserve...
Ils se sentent comme dans ces films catastrophe où les gens se retrouvent seuls dans des villes désertées.

DISPOSITIF

· les habitant·e·s ne prennent pas la parole, iels sont figurant·e·s
· je suis équipée d'un micro-cravate
· le public est muni de casques (ma voix leur parvient via ces casques)

Résumé

Grandeur nature joue avec un fantasme qui nous a toustes traversé un jour ou l'autre : avoir le pouvoir, pour un instant, d'accéder à la vie intime de tel ou tel inconnu croisé au hasard d'une rue, d'un rayon de supermarché ou de bibliothèque.

Entre déambulation audioguidée et performance, *Grandeur nature* propose une expérience radicalement intime du territoire. Équipé de casques audio, le public plonge dans les vies des habitant.e.s croisé.e.s sur le chemin. Tandis que le paysage défile en travelling, je deviens la voix off d'un film qui s'orchestre en direct : figurant·e·s complices, les habitant·e·s apparaissent et disparaissent au gré de notre marche, se laissant sciemment "épier" dans leurs activités routinières tandis que je dévoile en off des bribes de leurs histoires. La mise en scène se glisse si bien dans le réel qu'elle pourrait passer inaperçue : territoires intimes et territoire commun se rejoignent pour nous faire basculer dans une "réalité augmentée" troublante, à la fois théâtrale et totalement quotidienne. Entre pudeur et dévoilement, la mise en récit des mondes intimes des habitant·e·s provoque une lecture inattendue du paysage ; c'est *à travers* leur vécu, leurs habitudes et anecdotes personnelles que se découvre l'histoire sociale et urbaine du territoire.


CTS








Quantum


NIKE

UN ENFANT QUI VOUDRAIT RETROUVER SON PÈRE
UNE MAÎTRE-NAGEUSE ACTIVISTE
UNE ADOLESCENTE QUI NE CROIT PLUS EN L'AMOUR
UN GROUPE DE TAÏ-CHI
UN COLLECTIONNEUR DE CANETTES DE BIÈRE
UN OUVRIER RETRAITÉ DEVENU AQUARELLISTE
UNE EMPLOYÉE DE CHEZ AUCHAN QUI A PERDU SON CHAT
UN HOMME QUI FAIT DES RÊVES PRÉMONITOIRES
UNE ÉLEVEUSE DE PYTHONS
UN HOMME QUI A VECU EN ERMITE DANS LA FÔRET PENDANT SIX ANS

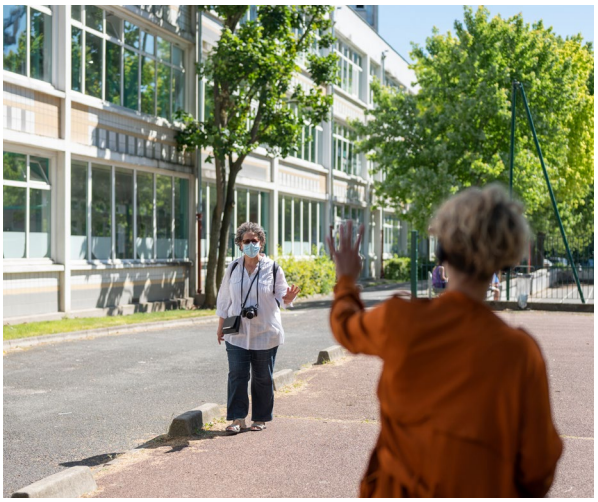
...

Chaque version de *Grandeur nature* s'est construite grâce à la participation d'une quinzaine d'habitant·e·s figurant·e·s, entre 9 ans et 92 ans. Chaque récit de vie et chaque mode d'apparition/d'action est entièrement modelé par rapport en enjeux, désirs et empêchement de chacun.e.

Le récit se construit égalelement en convoquant quelques figures absentes : iels n'apparaissent pas comme figurant.e.s mais leur histoire, leurs anecdotes, leur souvenir de tel ou tel lieu qui a changé ou disparu modifient eux-aussi, à leur manière, nos perceptions du paysage.









Creux d'oreilles

L'audioguidage (micro-cravate pour moi, casques pour le public) me permet une adresse intime, qui se dépose au creux de l'oreille des spectateurs·trices. L'expérience est collective (nous marchons en groupe) mais silencieuse et introspective. Non théâtrale puisque non portée, ma voix - son débit, son ton - se rapproche davantage d'une voix *off*. Jouant avec ce potentiel cinématographique sans m'y installer tout à fait, j'alterne adresses directes au public et parole "flottante". L'effet de proximité enveloppante créé par le dispositif me permet de rester quoiqu'il en soit au plus proche du public. Le réel se laisse perçoit avec une distance inhabituelle : paysages et habitant·e·s semblent parfois appartenir à une autre dimension.

Réalité augmentée

Croisés au hasard des rues, attendant le bus, rentrant des courses, faisant du sport ou tout autre activité routinière, les habitant·e·s se laissent "épier" par le public. Ils deviennent les figurants d'un réel orchestré comme un scénario, suivant une partition dont la précision ne peut que relever de la fiction :

[...] il est 17h et comme chaque jour à 17h Patricia Antin et Michelle Arnaudet se rejoignent au parking [...] Là-bas c'est Pierre Penisi, il vient déposer son matériel à l'entrepôt [...] Marius Penisi vient promener son chien ici tous les jours ; il sort du travail à 16h, achète trois bricoles pour le dîner chez Casino, passe chez lui checher Loyd et arrive au parc pour 17h [...]





Tandis que leurs histoires sont racontées en *off*, les habitant·e·s poursuivent leurs actions quotidiennes, apparaissant ou disparaissant au gré de la marche.

Difficile de percevoir les multiples aménagements intimes qui innervent nos villes modernes ; les routines de celleux qui le traversent quotidiennement disparaissent dans la fourmillière. Dans *Grandeur nature*, cette partition habituellement invisible devient étrangement lisible. Le temps de la performance, nous basculons dans une forme de réalité augmentée, de *sur*-réalisme.



Prendre le pouls

Entrêmélant sphères intimes et paysage, *Grandeur nature* prend le pouls du territoire. Passant d'une histoire à une autre au hasard du parcours, traversant sans transition les vies et les quotidiens, le public perçoit les turbulences des mondes intérieurs des un·e·s des autres. Monologique, le texte se compose néanmoins à partir d'une multitudes d'histoires collectées auprès des habitant·e·s. C'est une "chorale intérieure": à travers ma voix adviennent des intimités multiples, disparates, paradoxales.

Selon les habitant·e·s et ce qu'iels me confient, la narration prend des tournures et des registres contrastés. Elle survole des pans entiers de vies ou plonge profondement dans une anecdote précise. Elle se cramponne au réel ou se laisse pénétrer de fiction. Elle passe de la légereté à la gravité : petites habitudes ou inquiétudes existentielles, anecdotes incongrues ou tragédies personnelles... Ne cherchant nullement à lisser ces contrastes, la narration en fait au contraire sa dynamique.

Ces récits intimes accompagnent les présences des habitant·e·s en créant entre le public et elleux un rapport de proximité ambigü : sans dire un mot, iels se dévoilent, se confient à nous et *incarnent* pleinement leurs histoires. Sans leur parler, nous les rencontrons intimement. Les lieux, quant à eux, se teintent d'une étonnante familiarité ; ils sont chargés de vécus.



Ici, la performance se termine avec une autre voix que la mienne :
une habitante se met à chanter (le public l'entend au casque).


CX-481-RK





Paysages intimes, paysage commun

Grandes avenues ou impasses, parkings, terrains vagues, zones résidentielles, abords de centre commercial : la marche traverse des lieux aux identités et usages contrastés. Le choix du parcours est essentiel et determinant ; mon désir ici est d'*ancrer* pleinement l'écriture dans les spécificités historiques, urbanistiques et sociales du territoire pour/dans lequel il est créé.

Parcourant les rues, nous parcourons aussi le temps : par les récits croisés de différentes générations d'habitant·e·s (de l'adolescent au retraité qui a vu le quartier se métamorphoser), des endroits disparus ressurgissent, d'autres s'inventent. Passant par l'échelle du temps humain (une vie), la performance met en jeu le temps urbain; l'histoire passée et l'avenir imaginé du quartier, ses mutations, ses cicatrices et ses (re) constructions, ses membres fantômes et ses formes à venir.

Circulant entre paysages intimes (ceux des habitant·e·s) et paysage commun (l'espace public), *Grandeur nature* fait ainsi des histoires personnelles un prisme précis et incisif pour regarder l'histoire d'un quartier.




CMA CGM






CHANTAAAAL
AVEC



ANNEXE

pg 19 *Informations pratiques*

pg 20 *Biographie*

pg 21 *Presse*

pg 23 *Extraits du texte*

pg 25 *Références*

Informations pratiques

Temps de création in-situ :
2 semaines sur place
+ 10 jours d'écriture (pas de nécessité d'être sur place)
Equipe de tournée :
Anne-Sophie Turion + intervention d'une dramaturge sur 2 demi-journées (en distanciel)
Prix de cession
(incluant résidence in-situ, écriture + 2 représentations) :
7300 euros
NB : les représentations se concluent par un temps de rencontre informelle avec les habitant.e.s.
Jauge :
45 personnes
Equipement technique :
Casques + émetteur et micro fournis par la compagnie.
Le transport du matériel est effectué par Anne-Sophie.
Besoin en accompagnement sur les 2 temps de recréation in-situ :
- une personne référente qui puisse intervenir ponctuellement tout au long de la mise en place du projet : mise en lien avec 5 à 6 habitant·es / commerçant·es / restaurateurices du quartier, suivi des relations.
- pas de besoin en accompagnement technique sur les résidences
Besoin en personnel sur l'exploitation :
- un·e technicienne son (gestion des audio-guides, veille technique durant la déambulation)
- en fonction du parcours, un ou deux personnes pourront être nécessaire ppour fluidifier et sécuriser la circulation du public dans les rues

Biographie



Autrice, metteuse en scène et performeuse, Anne-Sophie Turion créée des pièces pour la scène et pour l'espace public. En solo ou avec la complicité de groupes d'habitant.e.s, par le détournement d'objets ou la prise de parole, ses pièces explorent l'intime sous toutes ses coutures. Fabriquées avec les matériaux du quotidien, ses pièces s'attachent aux micros évènements de la vie de tous les jours aussi bien qu'à ses grandes ruptures. Ce sont des formes biographiques non-gravées dans le marbre : on y respire et on s'y perd, on y entend des choses qui ne se racontent pas. Orchestrant le réel sans le mettre trop au propre, elles laissent la vraie vie s'incruster de toutes parts pour faire advenir des rencontres.

Anne-Sophie Turion est artiste associée au Zef Scène Nationale de Marseille et à la Passerelle Scène Nationale de Gap. Son travail a été présenté au T2G, au Grand R - Scène Nationale de la Roche-Sur-Yon, au CDN d'Orléans, au Théâtre de la Cité Internationale (Paris), au Festival Actoral et au Festival Parallèle (Marseille), au Théâtre de Châtillon, à La Garance Scène Nationale de Cavaillon, aux Tombées de la nuit (Rennes), à la Comédie de Genève, à la Scène Nationale La Passerelle (Saint-Brieuc), au Théâtre de la Bastille (Paris), au Festival d'Automne (Paris), entre autres.

Anne-Sophie Turion
www.annesophieturion.com
turionannesophie@gmail.com
tél : +33 6 63 17 85 62

Compagnie Grandeur nature
Président : Charles Mesnier
Sège social : 93 rue de la Canebière
13001 MARSEILLE
Administration & production :
Valérie Pouleau
06 88 46 73 42
cie.grandeurnature@gmail.com

Presse

This is tomorrow, contemporary art magazine (Extrait)

11.2020

La Barasse semble à priori être un drôle d'endroit pour une marche guidée car, au premier abord du moins, le quartier n'a rien de remarquable. Et pourtant, à mesure que nous parcourons les rues et le parc, ces lieux banals prennent vie à travers la voix d'Anne-Sophie Turion qui nous parvient au casque. Telle une voix off, elle nous immerge dans film qui semble se construire en direct sous nos yeux. Du pathos à la joie, nous plongeons dans le chuchotement mystérieux des vies des habitants du quartier que nous croisons sur notre chemin.

Chose étrange ; après avoir fait l'expérience d'un tel degré d'intimité, je me suis sentie bien trop intimidée pour parler avec ces habitants une fois la marche terminée. J'avais la sensation d'en savoir plus sur ces inconnus que sur les membres de ma propre famille.

Entrelaçant des histoires sociales et personnelles parfois chargées, les récits d'Anne-Sophie Turion accompagnent avec douceur les présences étonnamment spontanées de ces habitants. À travers une subtile chorégraphie, ceux-ci sont mis en jeu dans leur activités quotidiennes, évoluant quelque part entre la fiction et l'impromptu de la vie de tous les jours.

Rebecca Larkin

Ouest france

06.2021

À la Liberté, balade à travers les vies des habitants

La Roche-sur-Yon – Le public découvre ce week-end un spectacle déambulatoire dans le quartier de la Liberté. Les habitants sont source d'inspiration et figurants. Magique et touchant.

Reportage

« Ah ! Voici Jean-Marie, c'est son heure pour passer à Carrefour, le samedi. » Une quarantaine de paires d'yeux se tournent vers le monsieur qui arpente le trottoir. Un casque audio sur les oreilles, les visiteurs écoutent l'histoire racontée par Anne-Sophie Turion, autrice et metteure en scène.

L'artiste guide, ce week-end, une promenade à travers le quartier de la Liberté et les vies de ses habitants. Des confidences recueillies lors de son séjour, elle a tiré ce spectacle, *Grandeur nature*, qu'on découvre en marchant. Un rendez-vous proposé dans le cadre de la programmation estivale du Grand R, Prendre l'R, qui décline des spectacles gratuits dans les quartiers de la ville, jusqu'au 13 juillet.

Habitants au balcon

Au fil des pas et des rues de la Liberté, les habitants sont à la fois sources d'inspiration et figurants. Ici une date, qui renvoie à la naissance de l'un d'entre eux. C'était à l'époque où les champs encadraient les maisons et où la rue des Frères-Lumière était une route de terre.

À la Liberté, il y a ces pavillons, où l'on salue des habitants au balcon. Ces barres d'immeuble dont les fenêtres disent parfois les petites obsessions des occupants. Cette place qui fourmillait de commerces à une époque. Ou encore cette aire de jeu où **« pendant le confinement, on n'entendait plus aucun enfant ».**

Au détour d'une rue, on croise Marie-Rose et ses bâtons de marche nordique, Catherine et ses combats syndicaux, ou encore « Bambou » sur son vélo, qui **« trouvait qu'habiter la Liberté, ça sonnait bien ».** Une quinzaine de vies racontées avec leurs parts d'intime. On y parle d'amour, d'enfance, de rêves, de deuils.

Histoire individuelle et collective

L'usine revient régulièrement, notamment devant l'ancien site de Big Chief, le fleuron du textile qui employait jusqu'à un millier de personnes dans les années 1970. **« On m'a beaucoup parlé du travail »**, explique Anne-Sophie Turion, qui a conçu son spectacle comme une **« polyphonie sur la façon dont on traverse la vie, ses aiguillages ».**

Une polyphonie qui mêle l'histoire individuelle et collective, l'insolite à l'ordinaire, le réel à un peu de fiction. **« Tous les textes avaient été validés avec chacun. Mais le fait d'avoir son histoire racontée devant tous, c'était quelque chose »**, commente Anne-Sophie Turion au souvenir de la répétition générale qui s'est déroulée la veille au soir. L'autrice sourit : **« Avoir vu les habitants vraiment heureux du résultat, c'est un des aspects les plus importants. »**

Intimidant, de se dévoiler ainsi face au public ? **« Pas trop »**, répond Marie-Rose, selon laquelle **« la rencontre avec Anne-Sophie s'est tellement bien déroulée qu'on se découvre sans en avoir l'air. C'est très doux. La générale, cela a quand même été des moments très prenants, en émotions. »** Des émotions ressenties également côté public. **« Je ne connaissais pas particulièrement le quartier. Voir ces personnes immergées dans les lieux, se livrer avec autant de sincérité, c'est magique et touchant »**, commente Fanny.

Un autre spectacle est programmé ce dimanche matin. Si vous n'avez pas réservé vos places, rendez-vous sur le parvis du Grand R à 10h45 (dans la limite des places disponibles).

Clémence HOLLEVILLE.



Au fil de la déambulation dans le quartier, on déambule aussi à travers les vies des habitants de la Liberté, à la fois personnages principaux et figurants.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

Revue Itinera (Extraits)

08.2023

Grandeur nature rend l'espace vivant. […] À l'histoire d'un territoire et au commentaire d'édifices, attendu·e·s dans le cadre d'un tour urbain, se mêlent ainsi les anecdotes intimes d'inconnu·e·s. […] Bien que les participant·e·s composent un groupe qui marche au même rythme, regarde dans la même direction, réagit au même moment, ce dispositif donne la sensation que la parole n'est transmise que pour soi- même; il exacerbe l'intimité des récits racontés. Dans une forme de recueillement, nous devenons les témoins privilégiés d'histoires privées qui investissent l'espace public par le biais du discours. Au cours de la déambulation, le groupe aperçoit les protagonistes des histoires racontées. Elles·ils nous saluent souvent, d'un signe de tête ou de la main, sans s'arrêter dans ce qu'elles·ils étaient en train de faire. Pas de prise de parole de leur part ; leur présence (ou les traces de leur absence) est en soi une situation au sens de Goffman [5] ; elle suscite le discours, comme s'il s'élaborait à partir de ces rencontres faussement fortuites.

[…] La performance ne laisse pas indemne l'espace dans lequel elle circule. Une fois la visite terminée, il est d'ailleurs difficile de retrouver le chemin parcouru car l'itinéraire «vécu» ou «ressenti» est celui qui nous a conduit d'un·e protagoniste à l'autre. La visite bouleverse le rapport à autrui qui peut être le notre quand on se déplace dans un espace urbain. Elle nous rend curieux·se des passant·e·s et suggère que leur histoire, quelle qu'elle soit, mérite d'être racontée et entendue. La performeuse a été à la rencontre des riverain·e·s pour concevoir la déambulation. D'une certaine façon, elle nous partage son intérêt pour les autres avec et nous délègue, dans le même temps, son attitude. On devient attentif·ve à toutes les personnes que l'on croise. On se demande si tel monsieur est le prochain protagoniste du fragment de vie qui nous sera livré, ou si on apprendra bientôt ce que telle cycliste transporte dans son sac violet. Indispensable à la visite, le souci porté à des inconnu·e·s est certainement indispensable aussi à la vie en communauté. En ce sens, la performance agit comme un véritable dispositif de fabrication du lien social.

Grandeur nature met en lumière la vie de personnes qui n'ont rien d'extraordinaire. Elle confère de la sorte une forme de légitimité à des lieux et à des histoires banales et dans le même temps singulières ; elle donne la parole aux «gens ordinaires». Mais la performance n'a pas uniquement le pouvoir de raconter leur histoire, on en resterait dans ce cas à une forme de mimesis. Loin de se cantonner à une dimension purement référentielle, le dispositif construit des liens et repense l'organisation des quartiers, tout en renvoyant à des portions du monde. Au cours de la performance, le partage de récits individuels ne se limite pas à démontrer la capacité à se raconter de leurs auteur·rice·s ; ils contribuent à faire communauté avec celles·ceux qui les entendent et qui se savent appartenir à l'Histoire contemporaine que les récits composent.

Clémence Canet

Voix populaires (Extraits)

10.2026

«Grandeur nature» fait d'un quartier genevois un parcours performatif et immersif. Sans l'arracher à son quotidien. Troublant et dense.

Casque audio sur les oreilles, quarante personnes avancent derrière leur guide et narratrice, Anne-Sophie Turion. Sa voix veloutée éclaire des vies et réalités urbaines souvent oubliées, faisant de la diversité culturelle et de l'immigration l'un de ses fils rouges. Au gré de la marche, des habitantes et habitants apparaissent, poursuivent un geste ordinaire, croisent le groupe ou se tiennent à distance, tandis que leurs histoires affleurent dans le paysage. Créé en France en 2020, le projet est repensé pour chaque territoire. La dramaturge, metteuse en scène et performeuse basée à Marseille Anne-Sophie Turion écrit à partir des récits de celles et ceux qui l'habitent et transforme rues, parcs ou façades en fragments d'une cartographie intime et sociale. De fait, le dispositif joue précisément de cette porosité: une voix transmise par casque accompagne des présences réelles jusqu'à faire basculer le quotidien vers une forme de "réalité augmentée".

Voix et présence humaines

Le dispositif peut évoquer Remote X, conçu par le Zurichois Stefan Kaegi et Jörg Karrenbauer sous le label Rimini Protokoll. Là aussi, un groupe casqué traverse une cité et voit son environnement se déplacer sous l'effet d'une voix. Dans Remote Libellules (Festival de la Bâtie, 2016), par exemple, cinquante personnes partant du Cimetière Saint-Georges pour aboutit au Temple de Saint-Gervais sont guidées par une voix off artificielle créée par ordinateur et proche du GPS. Une forme adaptée à plus de quarante villes pour interroger notamment les mutations urbaines et les lieux de pouvoir.

Chez la Française, au contraire, la voix reste humaine, présente, vulnérable. Le déplacement collectif conduit vers dessingularités, des biographies souvent tourmentées, des manières d'habiter. Aux Eaux-Vives, cette écriture de terrain prend appui d'abord sur les arbres, l'eau, les migrations, le sexisme, l'intelligence artificielle, le génocide rwandais ou la Palestine, mais aussi sur les silences et les accidents du réel.

Rien n'est tout à fait séparé : l'intime rejoint le politique, le paysage se charge de mémoire et la marche impose son propre tempo à la parole. Coulée dans un manteau orange fluide et déstructuré, la performeuse engage souvent son corps de dos, tout en tournant épisodiquement le visage à droite et à gauche. Sa voix d'une grande plasticité radiophonique a la vertu de creuser l'écoute. Et l'absence d'un vis-à-vis positionné face au groupe du public à l'insigne vertu favoriser l'écoute et la vision de l'environnement immédiat au fil de la déambulation.

L'enquêtrice narratrice maîtrise à merveille l'art de coudre des enjeux urbanistiques, sociaux et politiques immenses (augmenation vertigineuse des loyers, immigration, sexisme, marginalité…) à des vies minuscules,. Mais aussi à l'anecdote, la recherche de traces. Se déploie un kaléidoscope de vies et de faits oubliés ou méconnus dans une veine évoquant, en son meilleur, les plumes du réel stylisé que sont Georges Perec et Annie Ernaux […].

Chorale intérieure

L'artiste décrit son texte comme une sorte de «chorale intérieure», faite d'histoires multiples toutes validées par les personnes évoquées. Ces récits de vie passent de la légèreté à la gravité sans chercher à en gommer les contrastes. Une manière de faire théâtre à même la ville, là où aller vers les autres devient peut-être une façon de revenir autrement vers soi. Ce que suggère l'un des

Il y a enfin un paradoxe fécond dans cette oeuvre qui travaille le lien collectif à travers une technologie d'isolement. Chacun avance avec la même voix dans les oreilles, mais personne n'entend exactement la même ville. L'expérience commune passe par une intériorité très privée. Peut-être est-ce pourquoi, après un moment, la promenade produit moins le sentiment d'apprendre un quartier que celui d'avoir changé de focale.

Les Eaux-Vives n'ont pas été «révélées». Elles se sont épaissies. On continue de marcher, mais un passant serendant à sa salle de musculation ne redevient pas tout à fait un passant. Une vitrine peut désormais retenir le regard. Un arbre aussi. Et la ville, sans avoir changé d'apparence, paraît soudain pleine de voix que nous n'entendions pas.

Bertrand Tappolet

La Tribune - Genève (Extraits)

10.2026

[…] Au fil de la déambulation, le public écoute au creux de l'oreille, les histoires des personnes croisées sur son chemin. «Regardez, là-bas, voilà Noémie et sa fille Anna», lance la metteuse en scène Anne-Sophie Turion dans son micro, relayé dans les casques des promeneurs. Mère et fille marchent main dans la main tandis que l'on en apprend plus sur les doutes de Noémie depuis
qu'elle a endossé son rôle de maman.

Un peu plus loin, un homme marche aux abords de la Comédie. C'est Matteo, qui, sac de sport à la main, se rend au fitness. Cet enfant du quartier, aujourd'hui travailleur social, a fumé ses premiers joints ici même, quand l'espace derrière la gare des Eaux-Vives n'était qu'un terrain vague où la jeunesse se retrouvait pour refaire le monde.

Car faire plus ample connaissance avec les âmes des Eaux-Vives, c'est aussi se souvenir de son histoire. C'est suivre Daniela en direction du Café des Voyageurs, ce restaurant où elle travaille et qui a vu la petite gare se muer en un énorme quartier. C'est écouter comment Kagamé trace des lignes sur le béton pour observer la manière dont les racines des arbres le déforment, prenant ainsi «des nouvelles du temps qui passe».

Ode au quotidien

Des balades comme celles-ci, Anne-Sophie Turion, originaire de Marseille, en crée deux par an. Si elle se limite à deux performances par an, c'est pour prendre le temps et garder une certaine authenticité. «C'est un travail qui nécessite un certain engagement émotionnel. Les gens partagent parfois des choses très chargées avec moi, il faut prendre le temps de digérer.»

[…] Avec «Grandeur nature», Anne-Sophie Turion propose donc une ode au quotidien et rappelle que ces gens que l'on croise chaque jour, à qui l'on n'accorde parfois même pas un regard, portent en eux des blessures, des rêves, des idéaux politiques et des souvenirs.

Léa Frischknecht

Extrait du texte - version # 1, Marseille

(*Pierre au loin*) En jogging Addidas là-bas, c'est Pierre Olivieri. Pierre se fait l'aller-retour jusqu'au café deux fois par semaines. Ça fait 4000 pas aller / 4000 pas retour. Il s'est acheté un podomètre il y a deux mois. Au début il s'était mis à marcher pour son diabète, mais il a pris goût ; maintenant même s'il n'y avait plus ces histoires de trop-plein de sucre dans son sang il irait quand même faire ses 4000 pas aller / 4000 pas retours.

On croise Pierre, on se salue
Pierre marche toujours avec des crocs. Il a une épine calcanéenne et les crocs, ça lui a changé la vie ; avant ça, à chaque pas c'était comme si un clou s' enfonçait dans son talon.

Pierre habite la Barasse depuis 40 ans. C'est un jeune retraité, un jeune vieux, un vieux jeune, enfin il est ni jeune ni vieux, enfin en fait il a l'âge de ses artères, c'est tout. Depuis qu'il est retraité il est entraîneur de football pour des équipes de jeunes. Il a fait beaucoup de choses dans sa vie, ça a bifurqué pleins de fois sans préavis ; deux mariages, deux divorces, des enfants, il a été malade puis en pleine forme, il a été militant mais a finit par abandonner (les gens viennent à la politique pas par idéal, s'il y a rien a gratter ils s'en foutent), il a eu des dizaines de métiers différents... La seule chose qu'il n'a jamais lâché c'est le football. Et pourtant, il faut fermer les yeux bien fort pour continuer de l'aimer le foot; parce-que là aussi c'est pourri par l'argent. Ça déforme tout l'argent.

La réalité des choses elle disparaît sous les paquets de fric.

Aujourd'hui Pierre vit seul, mais pas solitaire. Il aime les gens, il aime parler. C'est simple il voit un poteau, un buisson, un chien, il lui parle. Maintenant qu'il a du temps, il profite de la vie, il s'occupe de lui, il s'occupe de ses petits-enfants. Il s'est mis récemment au walking foot – c'est le foot en marchant, 3 matchs de 12 minutes – et ça lui fait redécouvrir le foot d'une nouvelle manière, les gestes, les stratégies, tout en version ralenti.

Et finalement de façon générale, Pierre trouve que les choses sont belles au ralenti.

Peut-être même plus belles.
Ça c'est la leçon du début de la fin de vie, ou de la fin du début de la vie.

On passe devant le tag "Lisez Soral"

Ici on retrouve un tag Soral, mais cette fois-ci la nouveauté ici c'est que c'est un conseil lecture. Alors... j'ai voulu répondre à cette invitation ; j'ai voulu lire Soral. Je le savais auteur et militant d'extrême droite, mais j'ai appris qu'en réalité qu'il possédait un tout un empire : sa propre structure, "Culture pour tous", mais aussi une maison d'édition, "Kontre Kulture", qui propose des livres, des dvds, des coffrets à prix cassés ("L'imposture du féminisme", "Histoire cachée de la France", "Autobiographie et politique de Hilter à Valerie Trieweler", "Les juifs et la vie économique", etc) mais aussi des produits dérivés (drapeaux francais, figurines de "quenelle palestinienne", totbag " soral a raison, magnets Jeanne d'arc, etc). Il est aussi à la tête de la société "Instinct de Survie", qui vend du matériel survivaliste et organise des stages où pour la modique somme de 200 euros on peut se former au self-défense et au maniement d'armes à feu dans la forêt de Fontainebleau.

Bref, après ces explorations, je me décide enfin à faire l'acquisition de l'une de ces œuvre. Là, dans les rayons de chez Gibert j'hésite : "Sociologie du dragueur", "Comprendre l'empire", "Socrate à Saint-Tropez", "Misères du désir"... j'opte finalement pour ce livre-ci (*sortir le livre*): "Abecedaire de la bêtise ambiante". Mais ! au moment où je m'apprêtais à me lancer dans cette lecture, voici qu'un nouveau tag est apparu juste ici. (*On passe devant un tag "wolf"*) C'était donc il y a deux semaines : "wolf". "Wolf?"... Je n'ai pas pu m'empêcher de voir ça comme un signe; je me suis demandé de quel nouveau conseil lecture il pouvait s'agir. J'ai d'abord pensé "wolf" : le loup, le grand-méchant loup, le chaperon rouge, la chèvre de Mr seguin, croc blanc.... mais tout ça je l'avait déjà lu. Puis j'ai pensé "wolf", "wolf", Virginia Wolf. Alors je suis retournée chez Gibert et j'ai achété celui-là : "Les vagues" (*sortir le livre et lire l'extrait jusqu'à l'arrivée de Roland*)

On croise Roland au niveau de la ruine 1, il se met en marche, il marche devant nous.

Roland Cayol connaît le vallon comme sa poche. La vue d'ici a beaucoup changé : quand il était petit il n'y avait d'arbres, c'était que de la terre rouge partout, on se croyait sur Mars. Son père lui interdisait d'aller jouer dans le vallon parce que c'était dangereux entre les allers-retours de camions, les fours à chaux qui chauffaient, les boues rouges là-haut ou tout les trucs acides qu'il fallait pas respirer, pas toucher, la poussière.

Ici il y avait trois maisons. Les deux premières – une, deux- c'était des ouvriers qui les habitaient. La troisième ici, c'était la femme aux gros yeux. Quand il passait là Roland évitait à tout prix de regarder vers là-haut de peur de l'apercevoir dans l'encadrure de la fenêtre. On lui avait dit que c'était une maladie bizarre qui finissait en *-site* : ça lui faisait des yeux énormes, pleins de sang, qui lui sortaient des orbites. Elle ne pouvait pas voir la journée car ça lui faisait trop mal, elle ne voyait bien que la nuit. Comme les hiboux, les chats, les vampires.

Roland lui est ce qu'on appelle un loup solitaire. Il a toujours été un loup solitaire. Pour lui être seul est salutaire, être en compagnie est toujours fastidieux. Depuis qu'il est à la retraite il marche trois fois par semaine. Parfois il se réveille il a l'impression d'avoir les jambes en bois. Il se force, il se lève, il va marcher. Et finalement la machine se remet en route. Il s'étonne de lui-même ; il sent encore beaucoup d'énergie en lui.

Rolland est né ici, comme sa mère, son père et son grand-père. Aujourd'hui pourtant il se sent comme un étranger ici, avant il connaissait tout le monde, aujourd'hui tout le monde est mort. Il se sent comme un étranger dans le monde en général d'ailleurs. Il est nostalgique depuis les années 60. Il est inquiet pour le monde qui vient. Heureusement qu'il n'a pas d'enfants. Avant on se parlait, parce qu'on travaillait ensemble, parce qu'on se croisait dans les commerces, maintenant il y a cette merde de numérique.

Il faudrait que ça surchauffe tout ça et que ça finisse d'un coup par imploser, tous ces réseaux,
ces appareils, tous les téléphones, toute cette merde.

Plus jeune, Roland avait des prémonitions. Il s' en est rendu compte le jour où on est venu lui annoncer la mort de son oncle. La veille, il avait vu en rêve toute la situation, dans ses moindres détails : le décor, les vêtements du contre-maître qui était venu lui faire l'annonce, la façon dont était mort l'oncle. Ça fait quelques années qu'il n'a pas eu de prémonitions mais en ce moment il fait un rêve récurrent.

Dans le ciel le soleil grossit, il se rapproche, très vite, il grossit de plus en plus, se rapproche encore, devient énorme, la terre se met à craqueler, les murs à s'effriter et tout commence à chauffer, de la fumée s' échappe du sol, puis des étincelles partout, qui se transforment en flammes, des flammes qui rentrent dans les maisons, qui attaquent les arbres, les vêtements des passants, les journaux des kiosques à journaux, les poils des chiens.

Roland bifurque sur le sentier à droite et disparaît.

Parfois Roland s'ennuie quand il est avec des gens. Enfin c'est pas exactement de l'ennui mais il se sent pas dans la conversation, il décroche. Quand il va voir ses amis qui habitent à Saint-Loup, en général dès que le dessert est passé il dit qu'il est fatigué. Ensuite il prend sa voiture, il traverse la zone commerciale, Décathlon, Ikéa, le Fitness park, et quand il arrive vers ici les collines aparaissent toujours encore plus noires après tous ces éclairages de la zone commerciale. Comme quand on pénètre dans un tunnel en plein jour. En retrouvant le noir Roland se sent enfin un peu mieux.